

## LAMARTINE ET LES ALBANAIS

*Ymer Jaka*

Institut Albanologique  
Prishtina

CDU 840:891.983(091)  
Étude

Accepté pour la publication le 21 mai 1986.

Les témoignages que porte Lamartine sur les Albanais, sa correspondance avec le poète arberèche De Rada et l'intérêt des Albanais pour ses oeuvres font l'objet de ce travail. En effet, la première mention des Albanais dans l'oeuvre de Lamartine remonte à 1825, dans son poème *Le dernier chant du pèlerinage de Childe Harold*, mais c'est son *Histoire de la Turquie* qui abonde en renseignements sur cet ancien peuple des Balkans et sur son histoire, notamment sur la période de Scanderbeg. La correspondance de Lamartine avec De Rada et la fortune du grand poète romantique français en Albanie présentent un intérêt pour les études de littérature comparée.

A l'occasion de son premier voyage en Orient, en 1832-1833, Lamartine est passé par les Balkans<sup>1</sup> et il a laissé des témoignages intéressants sur les pays qu'il a traversés.<sup>2</sup> Le grand poète passa près de l'Albanie à cette occasion, comme d'ailleurs ensuite lors d'un voyage en Grèce, mais il n'eut pas l'occasion de connaître de près les Albanais, bien qu'il ait déjà manifesté son intérêt à leur égard. En revanche, les autres peuples des Balkans eurent plus de chance, car les témoignages de Lamartine dans son récit de voyage sur les pays qu'il visita sont du plus haut intérêt.

Toutefois, bien que Lamartine n'ait pas eu des contacts avec des Albanais, excepté une rencontre avec l'écrivain arberèche De Rada et avec quelques Albanais en Asie Mineure, dans son oeuvre les mentionne à plusieurs reprises et notamment leur héros national, Scanderbeg.

### 1. La genèse de l'intérêt de Lamartine pour les Albanais

Après la publication du recueil *Méditations poétiques*, qui l'avait rendu célèbre en 1825, Lamartine attira de nouveau l'attention du public par son poème *Le dernier chant du pèlerinage de Childe Harold*, qui était en fait une suite du poème bien connu de Byron, mort l'année précédente en Grèce.

<sup>1</sup> Au cours de son voyage à Jérusalem il s'arrêta quelques jours à Athènes, et, lors de son retour, il passa par la Bulgarie et la Serbie.

<sup>2</sup> Voir A. de Lamartine, *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient (1832-1833), ou Notes d'un voyageur*, Paris, C. Gosselin, 1835, 2 vol.

En évoquant le grand soutien apporté à la révolution grecque contre la domination ottomane par le poète anglais, Lamartine met en relief la participation des Albanais à l'armée créée par Byron. A cette occasion, dans les notes du poème, Lamartine donne quelques renseignements sur l'Albanie. On peut y lire entre autres:

L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie et l'Épire. Ce pays, qu'on peut apercevoir des côtes d'Italie, est un des plus beaux de la Grèce. Lord Byron dit qu'il n'est point de plume ou de pinceau capable de rendre la beauté de ses sites; nous pourrions ajouter qu'il n'y a ni plume ni pinceau capables de rendre l'héroïque dévouement de ses habitants, dans les derniers temps de la lutte qu'ils ont soutenue, plus que tous les autres, pour l'affranchissement de la Grèce. Ils ressemblent, assure-t-on, aux montagnards d'Écosse; leurs vêtements, leur figure, leurs moeurs sont les mêmes".<sup>3</sup>

Lamartine avait donc, dès 1825, une idée générale sur les Albanais et sur leur patrie. Cette idée bien abstraite sera reprise, plus tard, dans un autre de ses ouvrages, *l'Histoire de la Turquie*.

## 2. L'Albanie et les Albanais dans l'Histoire de la Turquie

Lamartine est un des plus grands poètes romantiques français. Il n'en a pas moins joué un rôle important dans la vie politique de son époque. Il est aussi l'auteur de nombreux ouvrages historiques, souvent rédigés pour des raisons d'ordre pécuniaire.<sup>4</sup>

Écrasé sous des dettes, il trouva une source de revenus dans la publication de nombreux ouvrages rédigés à la hâte et sans grande portée. La rédaction des ouvrages historiques de Lamartine peut être mise en corrélation avec les événements historiques de son époque. Les titres de ces ouvrages en parlent suffisamment: il est question des problèmes actuels de l'époque, qui pourraient attirer l'attention des lecteurs contemporains. *L'Histoire de la Turquie*, qui nous intéresse, fut publiée à l'époque de la Guerre de Crimée.<sup>5</sup>

*L'Histoire de la Turquie* de Lamartine, cependant, n'a rien de commun avec de nombreux autres ouvrages français de ce genre. Aux yeux de la plupart des historiens français, l'empire ottoman est un ennemi de l'Europe et une menace permanente pour le monde chrétien. Certains ont,

<sup>3</sup> A. de Lamartine, *Le dernier chant du pèlerinage de Childe Harold*, Paris, A. Dupont et Roret, 1926, pp. 216-217.

<sup>4</sup> *Histoire des Girondins; Histoire de la Révolution de 1848; Histoire de la Restauration; Histoire de la Révolution française; Histoire de la Russie.*

<sup>5</sup> A. de Lamartine, *Histoire de la Turquie*, Paris, Librairie du Constitutionnel, 1854-1855, 8 vol.

néanmoins, une attitude moins hostile. Lamartine, lui, est un défenseur acharné de cet empire, autrefois si puissant, et dont la décadence battait son plein vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

La turcophilie du poète romantique français s'explique facilement lorsqu'on sait qu'il alla en Turquie à deux reprises: en 1833 et en 1850. Le second voyage de Lamartine en Turquie eut lieu à la suite de sa candidature malheureuse à la présidence de la République, en 1848. Il prit la route de Constantinople avec l'intention de s'installer définitivement dans une grande propriété agricole en Asie Mineure, mise à sa disposition pour 30 ans par le sultan. Lamartine ne séjourna en Asie Mineure que peu de temps, mais il n'en resta pas moins reconnaissant à l'égard des sultans et d'un pays qui l'avait accueilli avec tant d'hospitalité.

Il est à noter que, dès son premier voyage en Orient, Lamartine avait manifesté une sympathie toute particulière, sinon une admiration, à l'égard des Turcs, sans oublier toutefois de mettre en relief les faiblesses de leur empire, qui l'entraînaient vers la ruine.<sup>6</sup> Après son second voyage en Turquie, il adressa un appel à l'Europe pour soutenir la Turquie dans sa lutte contre la Russie, car d'après lui, „la Turquie est l'avant-garde de la liberté de l'Europe”.<sup>7</sup> Nous nous sommes attardés sur le caractère de l'*Histoire de la Turquie* de Lamartine car cette attitude se reflète, comme nous le verrons, dans la partie de cette oeuvre consacrée à Scanderbeg.

Comme c'est le cas avec presque tous les historiens de la Turquie, il était impossible à Lamartine d'écrire une Histoire de l'empire ottoman sans faire mention de Scanderbeg. Cependant, tandis que les autres historiens accordent au héros albanais une place plus ou moins limitée, Lamartine, en revanche, accorde une attention toute particulière au héros national des Albanais.

Cet intérêt est poussé si loin que, lorsqu'il est question de George Castriote, le poète profite de l'occasion pour ouvrir une parenthèse dans laquelle il fait une description de l'Albanie. C'est ainsi que le lecteur de son Histoire, avant d'apprendre la résistance héroïque de Scanderbeg aux Ottomans, est informé sur la patrie du héros et sur les vertus et les vices du peuple albanais. Les autres historiens français de la Turquie n'avaient pas eu recours à un tel procédé.

Dans l'*Histoire de la Turquie* de Lamartine, l'Albanie est décrite comme un pays avec de hautes montagnes et de vallées fertiles. On trouve aussi une description de son littoral et de ses ports.<sup>8</sup> On relève des lieux communs dans ces descriptions, mais elles n'en portent pas moins le cachet d'un poète romantique, pour lequel la nature a une signification toute particulière.

En ce qui concerne les Albanais, Lamartine note que ce peuple est connu „sous des noms divers” et que son „origine est ténébreuse comme

<sup>6</sup> Voir A. de Lamartine, *Souvenirs, impressions...*, p. 586.

<sup>7</sup> A. de Lamartine, *Histoire de la Turquie*, vol I, p. 38.

<sup>8</sup> *Ibid.*, vol III, pp. 117-119.

leurs montagnes". Il ajoute que la langue albanaise, tout en gardant sa racine, comporte beaucoup d'emprunts aux autres langues, tandis que „leur religion, dit-il, altérée aussi par le voisinage, par l'invasion et par la colonisation de leurs plaines, flotte du mahométisme au christianisme, et du schisme grec au catholicisme romain, selon les races avec lesquelles ils commercent ou combattent tour à tour. Ils changent avec facilité de cultes... Le seule chose qui soit immuable chez les Albanais, c'est la passion de l'indépendance et de la gloire. Cette passion de la gloire est le trait dominant de leur caractère et la source de leur héroïsme; c'est la terre des héros dans tous les temps".<sup>9</sup>

Ensuite l'auteur note que les Albanais sont un peuple très ancien et se réfère à de nombreuses hypothèses sur son origine. Voilà les Albanais tels qu'ils sont imaginés par le poète:

„Leur beauté, mâle chez les hommes, majestueuse et virile encore chez les femmes, est célèbre dans l'Orient. [...] Ils aiment les armes, les combats, les aventures, les courses sur terre et sur mer, les brigandages périlleux, les champs de bataille. [...]

Leur esprit est poétique comme leurs mœurs; leurs chants populaires, surtout ceux de leur époque héroïque sous leur compatriote Scander-Beg, rappellent les chants homériques plus que les chants efféminés de la Grèce moderne. Ils mêlent, comme Achille, la poésie, la musique et la danse à la guerre".<sup>10</sup>

Lorsqu' il parle de la poésie folklorique albanaise, Lamartine se réfère à la légende de la citadelle de Shkodra et la met en corrélation avec celle d'Agamemnon, qui sacrifia sa fille, Iphigénie, lorsqu'il partit à la tête des armées grecques dans la guerre de Troie. La légende de la construction de la citadelle de Shkodra est résumée dans les lignes suivantes:

„Les trois frères albanais qui bâtirent la citadelle de Scutari, disent leurs historiens, leurs poètes, murèrent une jeune femme vivante et mère d'un enfant à la mamelle dans les souterrains de la forteresse. La jeune mère condamnée ainsi à une mort lente, sous la nuit de ce cachot, demanda pour toute grâce qu'on laissât au mur une fente par laquelle elle pût donner encore à son fils la dernière goutte de son sein avec sa vie. La terre, émue de cette tendresse de mère, survivant même à l'espérance et à la vie, s'ouvrit d'elle-même où le lait avait coulé de la mamelle de la mère, et y fit couler éternellement la source jaillissante des eaux de Scutari."<sup>11</sup>

Quelles sont les sources dans lesquelles Lamartine a puisé des renseignements sur les Albanais?

<sup>9</sup> *Ibid.*, pp. 119-120.

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 121-122.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 123.

Dans la bibliographie de l'*Histoire de la Turquie*, entre les autres ouvrages cités, on relève le récit de voyage d'un diplomate français, Félix de Beaujour, qui séjourna plusieurs années dans les Balkans au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et dont une partie de son récit de voyage concerne l'Albanie.<sup>12</sup> D'autre part, il est fort probable que Lamartine ait puisé des renseignements sur les Albanais dans le récit de voyage bien connu de Pouqueville, le consul français à Janina, bien que l'oeuvre de celui-ci ne figure pas dans sa bibliographie.<sup>13</sup> Cependant, en 1825 déjà, dans les notes du *Dernier chant du pèlerinage de Childe Harold*, il se réfère à Pouqueville,<sup>14</sup> qui a beaucoup contribué à faire connaître l'Albanie en France.

Quoi qu'il en soit, la description de l'Albanie dans l'*Histoire de la Turquie* de Lamartine, avec ses hautes montagnes, ses plaines fertiles et ses paysages pittoresques, correspond à la réalité. Cette description a de nombreux points communs avec les descriptions des voyageurs qui ont visité ce pays.

La légende de la citadelle de Shkodra, rapportée par Lamartine est d'un intérêt tout particulier. A notre connaissance, aucun des voyageurs qui s'étaient alors rendus en Albanie n'en avait fait mention. Quelles ont donc été les sources de Lamartine concernant cette légende?

C'est en 1834, à Paris que fut publiée la traduction française du recueil de chants folkloriques serbes, recueillis par Vuk Karadžić.<sup>15</sup> Dans le premier volume de ce recueil,<sup>16</sup> on trouve la version serbe d'un chant concernant la citadelle de Shkodra. Il est certain que Lamartine ait lu ces chants, car dans les rééditions de son récit de voyage en Orient, après le chapitre *Notes sur la Serbie*, il a publié huit chants du recueil traduit par Élise Voïart. Radoje Knežević suppose que le poète romantique français s'est inspiré de cette légende pour son poème *La chute d'un ange*,<sup>17</sup> dans lequel la belle Daïda est condamnée à être emmurée vivante. Nikola Banašević, pour sa part, prétend que c'est du chant dont le héros est Nikola Janković que Lamartine s'est inspiré pour son poème *La chute d'un ange*. Quoi qu'il en soit, la légende a laissé des traces dans l'oeuvre poétique de Lamartine, ce qui prouve qu'elle l'a ému.

Il faut souligner que Lamartine ne cite pas les noms des maîtres maçons Stojan, Gojko et Uglješa, que donne la variante serbe de la légende,

<sup>12</sup> Félix de Beaujour, *Voyage militaire dans l'empire ottoman, ou description de ses frontières et de ses principales défenses, soit naturelles, soit artificielles, avec cinq cartes géographiques*, Paris, F. Didot, 1829, 2 vol.

<sup>13</sup> F. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, Paris, Firmin-Didot, 1820-1821, 5 vol.

<sup>14</sup> A. de Lamartine, *Le dernier chant...*, pp. 219-238.

<sup>15</sup> *Chants populaires des Serbiens, recueillis par Wuk Stéphanowitsch, et traduits, d'après Talvy, par Mme Élise Voïart*, Paris, 1834, 2 vol.

<sup>16</sup> *Ibid.*, vol I, pp. 206-215.

<sup>17</sup> Voir Radoje Knežević, *Zidanje Skadra i pad jednog andela, Strani pregled*, I, fasc. 2, 1927, p. 158.

<sup>18</sup> Voir Nikola Banašević, *La chute d'un ange et la poésie populaire serbe, Revue des études slaves*, 1954, t. 31, fasc. 1-4, pp. 33-38.

mais qu' il note que ceux-ci étaient „trois frères albanais.”<sup>19</sup> Cela veut-il dire que le poète français a connu la variante albanaise de cette légende? Nous n'avons pas de preuves, mais il est possible que Lamartine ait été au courant des théories bien connues à l'époque du romantisme sur la transmigration des sujets à travers les folklores des différents peuples. Peut-être, s'appuyant sur ces théories, a-t-il supposé l'existence d' une variante albanaise de cette légende. La position géographique de Shkodra l'a sans doute amené à en désigner les Albanais comme les fondateurs légendaires.

### 3. Scanderbeg dans l'Histoire de la Turquie de Lamartine

Malgré sa sympathie ouverte envers la Turquie et son regret devant l'effondrement inévitable de l'empire ottoman, Lamartine s'est intéressé tout particulièrement dans son oeuvre à Scanderbeg, qui fut un des adversaires les plus acharnés de cet empire.

Au début de sa relation de la vie et des luttes de Scanderbeg, Lamartine fait un précis de la résistance albanaise à l'expansionnisme ottoman, A la suite d'une comparaison entre Scanderbeg et Jean Hunyade, Lamartine écrit:

„Disons quel était cet autre Huniade, plus barbare, mais plus grand que le héros hongrois, et qui, sans autre appui que lui-même, et sans autres alliés que ses montagnards patriotes, contre-balança pendant deux règnes et un quart de siècle la fortune des Ottomans. Ce grand homme était Scander-beg.”<sup>20</sup>

Il relate ensuite la soumission de l'Albanie par les Turcs, en termes identiques à ceux des autres historiens, qui se réfèrent tous à Barletius. Cependant, d'après Lamartine, le sultan Amurat II aurait pris en otage les quatre fils de Jean Castriote „en père plus qu'en vainqueur.”<sup>21</sup> Lamartine note ensuite que les trois frères de Scanderbeg, ses cadets, moururent pendant les premières années de leur exil. Scanderbeg seul leur survécut, étant donné que „la nature lui avait donné en même temps le corps et l'âme d'un héros. La beauté de sa mère, célèbre en Albanie, la structure à la fois robuste et élancée de sa race, se retrouvaient en lui.”<sup>22</sup>

Lamartine passe sous silence l'allégation des autres historiens selon laquelle le sultan aurait empoisonné les trois fils de Jean Castriote. Une telle attitude est conforme à la conception générale de son *Histoire de la*

<sup>19</sup> A. de Lamartine, *Histoire de la Turquie*, vol. III, p. 123.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Ibid.*

*Turquie* Comment pourrait-il présenter les sultans tels qu'ils sont connus dans l'histoire, alors qu'il veut être leur panégyriste?

Il est à noter qu'avant Lamartine Voltaire, lui aussi, émet des doutes quant à l'empoisonnement par Amurat II des fils de Jean Castriote.<sup>23</sup>

D'autre part, quoi qu'il soit bien connu que Georges était le cadet de ses frères, Lamartine le présente comme leur aîné. Cependant, lorsqu'on sait que le grand poète romantique rédigea à la hâte ses ouvrages historiques, il est facile d'expliquer des erreurs de cette nature. D'ailleurs il ne faut pas oublier que les Histoires rédigées par Lamartine ne sont pas fondées sur des critères scientifiques. On n'y trouve que rarement les dates des différents événements. Il a écrit une Histoire de la Turquie pour des lecteurs qui n'étaient pas trop exigeants et qui étaient satisfaits avec un tableau général du passé, sans trop de détails. C'est pourquoi la vive imagination du poète n'est pour rien dans cet ouvrage. Le portrait de Scanderbeg, esquissé par le poète, qui n'a rien de commun avec celui des autres biographes du héros albanais, est un produit de l'imagination de Lamartine:

„Le jeune Scander-beg, disent ses panégyristes byzantins, était de taille élevée et souple, étroit de ceinture, large d'épaules, bombé de poitrine, léger de jambes, fier, candencé et théâtral de démarche; son cou était large et long, sa tête petite, son front élevé, son visage ovale. Ses yeux bruns veinés de feu, ses traits frais et gracieux comme des traits de femme, ses cheveux noirs et naturellement bouclés sur le cou; son teint blanc et coloré par le sang pur de ses montagnes natales; son regard doux et hardi sans impudence, mais un peu faux; sa voix portait à une grande distance comme celle des bergers de son pays, qui se répondent d'une vallée à l'autre par-dessus le mugissement de leurs eaux. Il parlait l'albanais, le grec, le turc, l'arabe, l'italien indifféremment. Il composait des vers et chantait en s'accompagnant de la lyre des Epirotes dans toutes ces langues.

Il maniait le cheval, le sabre, le djérid et l'arc des Turcomans avec une vigueur et une grâce qui l'avaient rendu terrible et célèbre avant l'âge de la force parmi les pages d'Amurat. La vanité martiale de ses compatriotes éclatait dans toutes les occasions où il fallait surpasser les autres guerriers de cette cour.”<sup>24</sup>

Après ce portrait de Scanderbeg, Lamartine fait une relation de son Histoire, telle que nous la connaissons depuis Barletius et telle qu'on la

<sup>23</sup> F. A. de Voltaire, *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations*, Paris, Garnier, 1963, tome I, p. 814.

<sup>24</sup> A. de Lamartine, *Histoire de la Turquie*, vol. III, p. 132.

retrouve chez de nombreux historiens français qui ont fait des traductions, des imitations ou des adaptations du grand biographe et contemporain de Scanderbeg.<sup>25</sup>

Lamartine parle des exploits de Scanderbeg dans les armées du sultan, qui le nomma sandjakbey en Asie. Cependant, à la suite de la mort de Jean Castriote, lorsque Scanderbeg apprit que le sultan avait envoyé à Kruja un pacha turc, il ne pense plus qu'à retourner en Albanie. L'occasion lui en fut offerte, d'après Lamartine, en 1443, quand le sultan Amurat II vint dans la plaine de la Kossova livrer bataille aux armées de Jean Hunyade. D'après Lamartine, Amurat II ne s'attendait pas l'attaque de Hunyade, et n'avait pu rassembler plus de 50 000 soldats, tandis que Hunyade commandait une armée deux fois plus nombreuse. Scanderbeg exploita cette occasion et regagna sa patrie escorté par 300 Epirotes après avoir assassiné le secrétaire du sultan qui avait refusé sceller le faux-firman assurant à Scanderbeg la possession de Kruja.<sup>26</sup>

Dans cette partie de la relation de Lamartine certaines affirmations ne concordent pas avec la vérité historique.

Tout d'abord on sait que lorsque en 1443 Scanderbeg quitta l'armée turque pour regagner Kruja, c'était Kassem pacha, et non le sultan Amurat II qui était à la tête des armées turques et que la bataille eut lieu près de Niš, et non pas dans la plaine de la Kossova. Lamartine a confondu la bataille de la Kossova de 1448, où le sultan Amurat II mit en déroute Jean Hunyade, avec la bataille de Niš en 1443 où les armées turques essuyèrent une lourde défaite. L'épisode de l'assassinat du secrétaire du sultan ne concorde pas avec le récit de Barletius, repris par les autres historiens. D'autre part, d'après Lamartine, Shkodra, Arta, Lezha et Durrësi furent englobés dans les territoires libérés par Scanderbeg,<sup>27</sup> alors qu'on sait que ces villes restèrent sous l'administration de Venise.

Lamartine parle des victoires brillantes de Scanderbeg sur les armées turques, commandées par Ali Pacha, Feriz Pacha et Mustapha Pacha, mais il n'en explique pas moins ces victoires par l'abdication du sultan Amurat II et par la lenteur habituelle des Turcs à écraser les révoltes des provinces.<sup>28</sup>

Cependant, certaines réflexions sur le caractère de la lutte de Scanderbeg contre la plus grande puissance de l'époque qu'était l'empire ottoman, méritent d'être relevées. Ainsi, après avoir noté que „la chrétienté voyait en lui le vengeur de Varna, l'écueil de l'islamisme sur les rochers de l'Albanie” il ajoute:

<sup>25</sup> Cf. J. de Lavaridin, *Histoire de Georges Castriot, surnommé Scanderbeg, Roy d'Albanie*, Paris, Cahudière, 1576, 486 fol.; R. Duponcet, *Histoire de Scanderbeg, roy d'Albanie*, Paris, J. Hariette, 1709, XXVII + 591 p.; C. Paganell, *Histoire de Scanderbeg ou Turkes et Chrétiens au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Didier, 1855, LXXXIV+464 p.

<sup>26</sup> A. de Lamartine, *Histoire de la Turquie*, vol. III, pp. 133-138.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 144-146.

„Sa cause cependant était moins religieuse que nationale, car, préoccupé avant tout d'étendre et de consolider sa domination sur le plateau de l'Illyrie, il combattit les Bosniaques, plus chrétiens que lui, et les Vénitiens, qui lui disputaient la forteresse de Dayna.”<sup>29</sup>

Bien que la sympathie de Lamartine le portât ouvertement vers les sultans, il ne passe sous silence ni la défaite du sultan Amurat II sous les murailles de Kruja, ni le refus de Scanderbeg de devenir le vassal du sultan, et il prétend même que Scanderbeg poursuivit le sultan jusqu'aux monts des Rhodopes: „Andrinople, écrit Lamartine, du haut de ses minarets, vit les feux d'un chef de montagnards insulter le coeur de l'empire”,<sup>30</sup> ce qui fut la cause de la mort du sultan Amurat II.

Après avoir consacré 24 pages à Scanderbeg,<sup>31</sup> Lamartine interrompt ici sa relation sur le héros albanais et fait état d'autres événements de l'Histoire de l'empire ottoman à l'époque du sultan Mohamet II, mais à la fin du volume il reprend sa relation de l'Histoire de Scanderbeg.

Occupé par d'autres affaires, Mohamet II avait laissé Scanderbeg tranquille pendant les premières années de son règne. Ensuite, comme celui-ci avait rompu la paix conclue avec le sultan, celui-ci envoya en Albanie trois expéditions, qui se soldèrent par des échecs.<sup>32</sup> Il est question ensuite de la défection de Hamza, neveu de Scanderbeg. Lamartine saisit cette occasion pour émettre son avis sur les Albanais:

„Chez un peuple où chaque Albanais porte son indépendance dans sa main avec son arme, où l'autorité n'est que l'enthousiasme momentané pour un chef aussi facilement abandonné que choisi, les factions sont permanentes comme l'anarchie. L'Albanais, né pour les aventures, le combat, le pillage, n'a aucune des vertus qui consolident un peuple par son gouvernement. Son caprice est sa loi; il peut se dévouer, jamais obéir. Etranger de plus à cette bonne foi pastorale qui est la vertu des peuples nomades de l'Asie, et surtout des Turcs, la défection et la perfidie sont tellement des habitudes dans ses moeurs, que ce peuple admire les traîtres presque autant que les héros.”<sup>33</sup>

Après avoir noté que le conquérant de Constantinople, Mahomet II, venu commander lui-même ses armées, essuya une défaite sous les remparts de Kruja,<sup>34</sup> il écrit que „Scander-Beg était pour l'Occident le dernier

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>31</sup> *Ibid.*, pp. 128-152.

<sup>32</sup> *Ibid.*, pp. 325-329.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 331.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 338.

champion du christianisme contre l'invasion de l'islam. Les rochers de l'Illyrie remplaçaient désormais pour eux les remparts de Constantinople."<sup>35</sup>

La relation de la fin de la vie de Scanderbeg est originale. Dans l'imagination du poète, un combattant tel que fut Scanderbeg ne pouvait pas mourir dans son lit. Une telle fin de vie ne pouvait convenir à un héros qui a passé toute sa vie sur des champs de bataille. C'est pourquoi, d'après Lamartine, Scanderbeg meurt à cheval: à la fin de l'assemblée de Lezha et alors que Scanderbeg était gravement malade, on annonça que les Turcs approchaient de la ville. Scanderbeg prit ses armes en dépit de sa maladie, et partit combattre les Turcs qui prirent la fuite à sa vue. „Ses Albanais le ramenèrent triomphant, mais mort, dans Lyssus. Il avait rendu le dernier soupir sous sa cuirasse, à cheval, et le sabre à la main. L'Albanie était morte avec lui,"<sup>36</sup> écrit Lamartine.

Après avoir raconté comment les Turcs, après la prise de Lezha violèrent la sépulture du héros albanais, Lamartine conclut:

„Ces provinces dont Scander-Beg avait personnifié en lui jusqu'au prodige le sauvage patriotisme, le génie aventureux, la bravoure surnaturelle, le brigandage habituel et la foi douteuse, restèrent mal annexées tantôt aux musulmans, tantôt aux chrétiens... Leur indépendance nationale, courte et sublime comme un météore, n'avait été, comme leur caractère, qu'une aventure héroïque de leur nationalité. L'héroïsme fait un prodige, la vertu seule fait les nations."<sup>37</sup>

Comme le montre cette citation, les opinions émises sur les Albanais dans cet ouvrage sont parfois non seulement superficielles, mais même dénuées de tout fondement. On sait que la résistance des Albanais pendant un quart de siècle aux envahisseurs ottomans n'est pas un phénomène fortuit, mais la conséquence des circonstances historiques et sociales de l'époque, tout comme la domination qu'ils subirent pendant plusieurs siècles à la suite de cette période brillante de leur histoire. Qualifier cette période d' „aventure héroïque" c'est prouver que *l'Histoire de la Turquie* de Lamartine ne repose pas sur des fondements scientifiques.

Il faut examiner, enfin, les sources utilisées par Lamartine à propos de Scanderbeg. Dans la bibliographie de son ouvrage, on trouve parmi bien d'autres ouvrages une *Histoire de Scanderbeg*, dont il ne donne pas l'auteur, mais dont il parle comme d' „un jésuite prolix qui s'est fait le Plutarque minutieux de ce héros de l'Epire moderne."<sup>38</sup> Qui pourrait être cet auteur? Parmi les historiens français qui ont écrit sur Scanderbeg il y a un jésuite,

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 339

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 342.

<sup>37</sup> *Ibid.*, pp. 344-345.

<sup>38</sup> *Ibid.*, vol. p. 43.

nommé Duponcet,<sup>39</sup> qui a écrit une *Histoire de Scanderbeg* d'après celle de Barletius. Mais nous n'y avons pas relevé les erreurs et les confusions de Lamartine.

Cependant, après un examen attentif des ouvrages cités dans la bibliographie, nous avons constaté qu'il s'est appuyé principalement sur l'Histoire de l'empire ottoman du savant bien connu Hammer.<sup>40</sup>

Notre auteur reproduit fidèlement les données de Hammer en ce qui concerne Scanderbeg,<sup>41</sup> mais on ne relève pas chez celui-ci, pas plus que chez Duponcet, les déformations des faits historiques qu'on trouve dans l'Histoire de Lamartine.

Pour ce dernier l'histoire est un genre littéraire plutôt qu'une science. Il n'hésite donc pas à faire un portrait de Scanderbeg tel qu'il l'imagine. D'autre part, tandis que l'historien se limite à l'exposition des faits, Lamartine n'hésite pas à présenter l'état d'esprit et les réflexions de Scanderbeg notamment quand il doit décider de son retour en Albanie<sup>42</sup>. Si l'on ajoute que l'Histoire de Lamartine contient même des dialogues on comprend encore plus clairement sa méthode d'historien.

Nombreux sont les auteurs français, historiens et écrivains, qui ont écrit sur Scanderbeg. Cependant, tandis que la plupart des historiens traduisent ou imitent Barletius, les écrivains donnent libre cours à leur imagination et n'hésitent pas à présenter un Scanderbeg bien éloigné de l'histoire. Lamartine mêle sa vision de poète à une Histoire plus ou moins authentique de Scanderbeg. S'il n'a pas accordé autant de place à Scanderbeg dans son *Histoire de la Turquie*, ce n'est pas uniquement parce qu'il a été une personnalité historique importante de son époque et qu'on ne saurait pas passer sous silence sa lutte contre l'invasion ottomane en Europe, c'est aussi parce que le héros albanais a intrigué son imagination. Tout en reproduisant l'Histoire du héros, il a présenté sa vision de cette personnalité, a esquissé son portrait et l'a fait mourir les armes dans les mains.

Lamartine est donc un des grands auteurs français qui, comme Ronsard, d'Aubigné, Montaigne et Voltaire, ne parlons pas de nombreux auteurs moins connus, se sont intéressés à Scanderbeg. L'intérêt de Lamartine, cependant, ne se limite pas au héros de Kruja, il s'intéresse aussi aux Albanais bien qu'il n'ait pas eu des contacts avec eux, en dehors de sa rencontre avec De Rada. Il est vrai qu'à l'occasion de son second voyage en Orient il a rencontré des Albanais en Asie Mineure, mais il n'en a laissé aucun témoignage, si ce n'est la description sans intérêt d'un groupe de soldats albanais qui lui fut donné comme escorte par le gouverneur de Smyrne.<sup>43</sup>

<sup>39</sup> R. P. Duponcet, o. c.

<sup>40</sup> J. Hammer-Purgstall, *Histoire de l'empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, Bellizard, 1835-1843, 18 vol.

<sup>41</sup> Cf. Hammer, o. c., vol. II, pp. 302-382 et vol. III, pp. 122-129.

<sup>42</sup> A. de Lamartine, *Histoire de la Turquie*, vol. III, pp. 134-135.

<sup>43</sup> A. de Lamartine, *Nouveau voyage en Orient*, Paris, l'auteur, 1863, p. 117.

Dans son *Histoire de la Turquie* Lamartine parle aussi d'autres Albanais qui y tinrent une place non négligeable comme Mahmut pacha Bushati de Shkodra, Mustapha Bajraktari, pacha de Rouchtchouk, Mehmet Ali d'Egypte, Ali pacha de Janina, qu'il appelle un „nouveau Scanderbeg”.<sup>44</sup>

#### 4. La renommée de Lamartine en Albanie

Les Albanais commencent de bonne heure à s'intéresser à Lamartine. Les premières traductions de l'oeuvre du grand poète romantique français voient le jour à une époque où l'albanais n'avait pas encore un alphabet unique et où la publication des livres en langue albanaise était interdite en Albanie. L'intérêt porté par les auteurs albanais au poète français commence du vivant de Lamartine, alors que sa renommée avait dépassé les frontières de la France.

Le premier et le plus grand poète romantique albanais, De Rada, connaissait et aimait la poésie de Lamartine; bien plus quand le poète français était aux bains d'Ischia, près de Naples, De Rada lui envoya ses deux poèmes *Les chants de Milosao* et *Les chants de Séraphina Thopia*, et lui écrivit qu'il désirait le rencontrer. Il reçut du poète français à cette occasion une lettre dont nous reproduisons le texte:

„Monsieur,

Je suis heureux de ce signe de fraternité poétique et politique entre vous et moi. La poésie est venue de vos rivages et doit y retourner. Je n'ai eu d'autre mérite que de le pressentir et de faire les premiers voeux pour la liberté et pour la résurrection de l'Albanie. Vous m'en recompensez trop. Je m'afflige de la cause qui m'empêche de vous voir, et je vous prie d'agréer mon remerciement et mes félicitations.

Ischia 8 Septem. 1844

Lamartine”<sup>45</sup>

La rencontre eut lieu, cependant et De Rada en a laissé dans son autobiographie le témoignage suivant:

„Tornato di Ischia lo visitai all 'Hôtel des Etrangers alla riviera di Chiaja, e mi disse parole che farebbero altero qualunque cuore. Poi qualche giorno dopo, ritirandomi dalla Villa con due amici, Ei ci passò di fianco con la famiglia del Conte Le Fevre in carrozza; levatomi 'l cappello lo riverii; ed intanto che la carrozza saliva l'erta della via, vidi le Signorine Le Fevre levarsi sul cocchio e converse di dietro in me affissarsi”<sup>46</sup>

<sup>44</sup> Sur Mahmut Pacha Bushati voir A. de Lamartine, *Histoire de la Turquie*, vol. VIII, p. 23; sur Mustapha Bajraktari, pacha de Rouchtchouk, *ibid*, p. 60; sur Mehmet Ali d'Egypte, *ibid.*, p. 274; sur Ali Pacha de Janina, *Ibid.*, pp. 310-318, 327-328, 335-342.

<sup>45</sup> G i r o l a m o d e R a d a, *Autobiologia*, terzo periodo, Napoli, F. di Gennaro e A. Morano, 1899, pp. 5-6.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 6.

La première traduction en albanais d'un ouvrage de Lamartine est à notre connaissance, celle de *Guillaume Tell*, qui appartient à la série des biographies des grands hommes,<sup>47</sup> rédigée par Lamartine après 1850 afin de payer ses dettes. C'est un ouvrage de vulgarisation, sans aucun intérêt. D'après S. Berlincourt,<sup>48</sup> la plus grande partie de ce livre n'est qu'une imitation de Schiller. Cette traduction, publiée à Sofia, en 1898,<sup>49</sup> ne saurait pas être attribuée au hasard: son sujet, la lutte de Guillaume Tell pour libérer sa patrie du joug étranger, était une question à l'ordre du jour à une époque où la lutte des Albanais pour la libération de la longue domination ottomane battait son plein. Ce fait est relevé par le traducteur de l'ouvrage, Lumo Skendo, pseudonyme de Mithat Frashëri, qui écrit:

„Aux jeunes Albanais qui luttent pour la liberté et la prospérité de la patrie. Nous avons aimé cet ouvrage du grand poète français, Lamartine, parce que la Suisse a de nombreux points communs avec l'Albanie, et le Suisse avec l'Albanais.”<sup>50</sup>

Deux poèmes de Lamartine ont été publiés dans la revue *Albania* de F. Konica dans des traductions de L.(ulo) M.(alsori), pseudonyme de Milo Duçi.<sup>51</sup> Intitulés *A l'île Maurice*<sup>52</sup> et *L'étoile*<sup>53</sup>, ils ont été publiés après la mort de Lamartine.

Ce sont deux poèmes très peu connus de Lamartine, sans lien entre eux, et il est difficile d'expliquer pourquoi on n'a pas fait un meilleur choix dans l'oeuvre du poète.

On sait que plus tard, en France comme ailleurs, l'intérêt envers Lamartine a décliné. Les traducteurs albanais de littérature française<sup>54</sup> ne se sont donc pas attaqués à sa poésie et le lecteur albanais le connaît assez peu. Toutefois, dans les études comparées franco-albanaises, les mentions que fait Lamartine des Albanais ne peuvent être laissées de côté.

Lamartine était un poète bien connu à son époque, comme il l'est de nos jours. Ses oeuvres ont eu d'innombrables rééditions et des traductions. Or, cet auteur a contribué à faire connaître les Albanais en France.

Dans l'oeuvre de Lamartine les Albanais sont présentés comme des solides physiquement et moralement, ils sont courageux et avides de liberté. Lamartine précise, comme de nombreux auteurs français qui ont eu

<sup>47</sup> A. de Lamartine, *Vies des grands hommes*, Paris, bureaux du Constitutionnel, 1855-1856, 5 vol.

<sup>48</sup> S. Berlincourt, *La Suisse dans l'oeuvre des grands poètes romantiques*, Courtelary, H. Stahm-Liengme, 1926, p. 70.

<sup>49</sup> *Ghyjom Tell* prej Lamartin shqipëruarë prej: Lumo Skëndo, Sofje, Mbrothësia, 1898, 55 p.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>51</sup> *Albania*, 11/1903, pp. 165-166.

<sup>52</sup> Voir A. de Lamartine, *Oeuvres poétiques complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1963, p. 1787.

<sup>53</sup> Voir *Ibid.*, p. 1757.

<sup>54</sup> Excepté Vedat Kokona et Fan Noli qui ont traduit en albanais le poème célèbre de Lamartine *Le Lac*.

l'occasion de bien connaître les Albanais, que ceux-ci s'intéressent très peu à la religion, et malgré la longue domination ottomane, ils ont gardé leur identité nationale, leur langue et leurs moeurs. La médaille, cependant, a son revers: aux yeux de Lamartine l'Albanais est un brigand qui voudrait vivre de butin, un mercenaire qui vend son sang à l'étranger, et qui est épris d'aventures. La description de l'Albanie renferme bien des lieux communs. Le poète n'ayant pas eu l'occasion d'aller lui-même en Albanie, s'est référé aux récits de voyages, mais s'attache particulièrement au pittoresque.

En ce qui concerne Scanderbeg, Lamartine ne se contente pas des renseignements trouvés chez les historiens qui ont écrit avant lui sur cette personnalité historique. Il a sa propre vision de ce combattant acharné pour la liberté d'un petit peuple. Il est à noter notamment que Lamartine ne revêt pas d'un caractère plus ou moins religieux la lutte de libération contre la domination ottomane menée par Scanderbeg, comme c'est le cas de la majorité des autres historiens étrangers. Lamartine souligne explicitement le caractère national de cette résistance. Il relève aussi que le souvenir de Scanderbeg est conservé vivant par son peuple, comme en témoignent les chants folkloriques albanais qui constituent la geste de Scanderbeg.

La bibliographie de *l'Histoire de la Turquie* comporte une Histoire de Scanderbeg, ce qui veut dire qu'aux yeux de Lamartine les luttes du héros albanais n'étaient pas un épisode marginal dans l'Histoire de l'empire ottoman et explique la place importante qu'il lui a accordée.

Le grand poète romantique français a fait mention des Albanais dès 1825 dans son poème *Le dernier chant du pèlerinage de Childe Harold*. Trente ans plus tard il leur a accordé une place considérable dans son *Histoire de la Turquie*. Il a contribué ainsi à faire connaître ce peuple en Europe au moment même où il commençait sa lutte pour la libération définitive du joug ottoman.